

Université Libre de Bruxelles

Morale et Enseignement



Annales de l'Institut de Philosophie

TIRÉ - A - PART

108
P 414
n° 227

Editions de l'Université de Bruxelles

Publiées avec l'aide financière du Ministère de l'Éducation nationale
et de la Culture française et avec le concours de la Fondation
Universitaire de Belgique.

Raison et conduite humaine chez Spinoza

par Ch. PERELMAN

^{ty}
A l'occasion du bicentenaire de la mort de Spinoza, des manifestations et des publications en grand nombre sont préparées dans le monde entier. L'Université Libre de Bruxelles a voulu s'y associer pour honorer un des grands défenseurs de la liberté de pensée.

Le chef-d'œuvre de Spinoza, l'*Ethique*, « démontrée à la manière des géomètres », comporte, comme la géométrie d'Euclide, cinq livres, avec ses axiomes, ses définitions, ses théorèmes, ses démonstrations, ses scolies et corollaires. Cet ouvrage commence par définir Dieu et se termine en démontrant que l'amour de Dieu est la fin de la conduite humaine.

Ce commencement et cette fin peuvent paraître étranges de nos jours, mais il ne faut pas oublier qu'ils se situent dans une ligne de pensée, classique en Occident, qui va de Platon, Aristote et Plotin pour se continuer avec saint Augustin et Léon l'Hébreu. Le *Banquet* de Platon, et à sa suite le neuvième traité de la 6^e Ennéade font de l'amour du Bien ou de l'Un, tous deux assimilables à Dieu, la fin de l'existence humaine. Dans l'*Ethique* à Nicomaque, Aristote, après avoir montré que tous les hommes recherchent le bonheur dans les plaisirs, les richesses ou les honneurs, préconise la vie contemplative, la connaissance et l'amour de Dieu, comme l'idéal humain suprême. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, nous décrit les déceptions qu'éprouve l'être humain à la recherche de biens décevants et périssables et préconise l'amour de Dieu comme le chemin du salut de chacun. De même, beaucoup plus tard, en 1535, parurent à Rome « Les dialogues d'amour » de Léon Abarbanel, dit Léon l'Hébreu, qui, examinant les différentes formes d'amour, voient dans la connaissance et l'amour de Dieu l'accomplissement de la destinée humaine.

Et effectivement Spinoza se situe dans cette ligne classique des penseurs de l'Occident. Le début du « Traité de la réforme de l'entendement », œuvre inachevée, qui montre ce qui a inspiré les recherches de Spinoza, commence par une phrase qui rappelle étrangement les *Confessions* de saint Augustin : « Quand l'expérience m'eut appris que tous les événements ordinaires de la vie sont vains et futiles, voyant

que tout ce qui était pour moi cause ou objet de crainte ne contenait rien de bon ni de mauvais en soi, mais dans la seule mesure où l'âme en était émue, je me décidai en fin de compte à rechercher s'il n'existait pas un bien véritable et qui pût se communiquer, quelque chose enfin dont la découverte et l'acquisition me procureraient pour l'éternité la jouissance d'une joie suprême et incessante » ¹.

Mais, dans ce cas, où se situerait l'originalité de Spinoza ? Son œuvre ne serait-elle qu'une des multiples variantes d'une tradition millénaire ?

En fait, l'originalité de Spinoza est d'avoir utilisé un schéma classique pour lui donner un contenu tout à fait original, et ceci en reprenant les mêmes mots pour leur donner chaque fois un contenu nouveau. Spinoza est d'ailleurs parfaitement conscient du procédé. En reprenant les définitions des sentiments, à la fin de la troisième partie de l'*Ethique*, il ajoute, après la définition de l'indignation, l'explication suivante : « Je sais que ces noms ont, dans l'usage commun, une autre signification. Aussi bien mon dessein est-il d'expliquer, non la signification des mots, mais la nature des choses, et de désigner celles-ci par des termes dont la signification usuelle ne s'éloigne pas absolument de celle avec laquelle je veux les employer ; qu'il me suffise de l'avoir fait observer une fois pour toutes » ².

Reprenons, à ce propos, quatre définitions fondamentales de Spinoza, celles de Dieu, de l'action (humaine), de la joie et de l'amour.

Dieu, selon la 6^e définition de la première partie de l'*Ethique*, est un être absolument infini, c'est-à-dire une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie ³.

Selon la 2^e définition de la deuxième partie de l'*Ethique*, « nous sommes actifs lorsque, en nous ou hors de nous, il se produit quelque chose dont nous sommes la cause adéquate, c'est-à-dire (selon la définition précédente) lorsque de notre nature il suit en nous ou hors de nous quelque chose que l'on peut comprendre clairement et distinctement par elle seule » ⁴. Un sentiment constituera une action si nous pouvons en être cause adéquate.

« La joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection » ⁵.

¹ SPINOZA, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 102.

² *Ibid.*, pp. 475-476.

³ *Ibid.*, p. 310.

⁴ *Ibid.*, p. 413.

⁵ *Ibid.*, p. 470.

Enfin, dans le scolie de la proposition XIII de la deuxième partie de l'*Ethique*, il écrira que « l'Amour n'est rien d'autre que la joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure »⁶.

Toute chose se comprend entièrement par son essence (c'est le cas d'un être nécessaire dont l'essence entraîne l'existence) ou, s'il s'agit d'un être contingent, son existence est l'effet d'une cause extérieure.

Après avoir démontré que Dieu, en tant qu'être absolument infini, est l'unique substance, qui existe nécessairement, il n'aura aucune difficulté de montrer que tout être contingent dépend, en fin de compte, de Dieu, et que la connaissance adéquate de toute réalité singulière concrète ne se conçoit pas en dehors de Dieu.

Si la connaissance rationnelle, celle qui se fait par des notions communes, peut être adéquate indépendamment de la connaissance de Dieu, il n'en est pas de même de la connaissance intuitive des réalités concrètes, qui dépend de notre connaissance intuitive de Dieu.

En adoptant les définitions de Spinoza, nous ramenons l'action à une connaissance adéquate, et toute joie résulte d'un accroissement de nos connaissances, qui conditionne l'amour que nous éprouvons pour la cause de celles-ci, à savoir Dieu. C'est ainsi que l'*Ethique* de Spinoza nous conduit tout naturellement à vivre sous la conduite de la Raison.

Les hommes qui vivent sous la conduite de la Raison, non seulement vivent heureux, mais aussi s'accordent toujours nécessairement par nature (proposition XXXV de la quatrième partie de l'*Ethique*), car, dans ce cas, ils seront déterminés par des idées adéquates: or comme ce que nous jugerons être bon ou mauvais, sous le commandement de la Raison, est nécessairement bon ou mauvais, et s'accorde avec la nature de chaque homme, les hommes, en tant qu'ils vivent sous la conduite de la Raison, s'accordent nécessairement entre eux.

De là l'idéal d'une société humaine qui, sous la conduite de la Raison, pourrait fonder un ordre universel. Mais aussi longtemps que les hommes sont divisés par des passions, c'est-à-dire par des idées inadéquates, il est indispensable qu'existe une Puissance souveraine qui les empêche de se faire la guerre et de se nuire les uns aux autres.

Dans la mesure où l'action n'est rien d'autre qu'une connaissance adéquate de l'ordre de la nature, la communion dans les mêmes vérités entraînera nécessairement l'accord de tous ceux qui vivent sous la conduite de la Raison. Mais si l'action était non seulement connaissance, mais aussi décision et choix, les hommes seraient-ils nécessairement incapables de se laisser guider par la Raison ? L'idée d'une décision et

⁶ *Ibid.*, p. 426.

d'un choix raisonnables constitue-t-elle une contradiction dans les termes ? Certainement, si l'ordre de la nature est entièrement nécessaire, et que, par conséquent, toute idée de choix implique une connaissance inadéquate du réel, comme le prétend Spinoza. Aussi pour pouvoir accorder à l'idée d'une décision ou d'un choix raisonnable un sens acceptable, il a fallu repenser notre vision de l'homme et du monde pour les rendre compatibles avec une théorie de l'action qui ne la réduise pas à une compréhension adéquate de l'ordre naturel.

Table des Matières

Pierre VERSTRAETEN, *L'ironie, ses accointances avec l'ordre (I. De biais à propos de Socrate).*

Rudolf HEYNDELS, *Le Voyage du Monde de Descartes, du Père Gabriel Daniel.*

E. GRIFFIN-COLLART, *Perception et sens commun : L'immatérialisme de Berkeley et le réalisme de Reid.*

Robert LEGROS, *Du Contrat social à la pensée dialectique.*

Anne-Marie ROVIELLO, *Hegel ou le réalisme de la raison.*

Xavier PORTELLA, *De la révolution et du totalitarisme. Esquisse d'analyse philosophique.*

Jacques SOJCHER, *La question jamais posée (Nietzsche, la morale et l'oubli).*

Journées « Portes ouvertes » de la Faculté de Philosophie et Lettres (mars 1977)

Guy HAARSCHER, *L'alternative philosophie/anti-philosophie est-elle essentielle ?*

Michel MEYER, *Pour une conception rationnelle de la philosophie.*

Marc RICHIR, *Le statut de la philosophie première face à la crise des fondements des sciences positives.*

Chaim PERELMAN, *Raison et conduite humaine chez Spinoza.*

Jean HADOT, *Spinoza critique de la Bible.*

André ROBINET, *Libre pensée et pensée libre chez Spinoza.*